

# LES DÉTAILS DU DIABLE

Jean Milési

Éditions ThoT  
Nouvelles



Jean Milési habite un plateau du sud-Aveyron ouvert sur la Méditerranée. Diplômé de lettres anciennes, d'italien et de sociologie, il a enseigné la littérature à Brest, Alençon, Albi, ainsi qu'à Meknès et Prague. Après avoir publié deux comédies originales aux éditions ThoT et réédité un recueil de poèmes, il a souhaité se lancer dans l'écriture de nouvelles.



## Sommaire

Le père Gaucher	9
Mamora	13
La cène du Saint-Père	19
Les galapiats	25
Mignonne	37
Le rendez-vous	43
Les coquilles	49
Court-circuit	57
Le jihad	63
Le DAB	71
Le cloud	77
La onzième plaie	91
Fiançailles par ricochet	97
Le couvent disparu	107
Les choucas	115
Le contrôleur	123
Le déjeuner des pourceaux	131
Alcibiade	139
Lexique	149



## Le père Gaucher\*

Depuis que le père Gaucher, à force de goûter son élixir, avait fait scandale dans la chapelle, au beau milieu des complies, en chantant d'une voix éraillée, quoique formidable, ses « Tarabin... Taraban » qui lui revenaient d'une vie antérieure, l'abbé, prenant en considération les intérêts commerciaux de la communauté plutôt que la règle monastique, l'avait dispensé de paraître aux offices. Tout juste lui avait-il enjoint, de temps à autre, entre deux dégustations de la liqueur vermeille, d'élever son âme vers le Seigneur au moyen d'une oraison jaculatoire, qui ne l'empêcherait pas de doser au milligramme le mélange secret d'herbes de la montagne ni de surveiller au demi-degré la température des

\* Les mots suivis d'un astérisque sont définis dans le lexique, à la fin de l'ouvrage.

alambics. C'est ainsi, environné de chaudrons et de cornues dont les vapeurs diaboliques lui embrumaient en permanence le cerveau, que le père Gaucher, insensiblement, se coupait de la vie communautaire. Les moines avaient fini par s'habituer à ne plus le rencontrer, ni à la chapelle ni au réfectoire, et nul ne se formalisait plus des vocalises incongrues qui, fenêtres et portes closes, parvenaient malgré tout à s'échapper du laboratoire.

Cependant, de l'avis unanime, la qualité de la liqueur baissait. Elle n'avait plus ce velouté, cette longueur en bouche, ce mélange équilibré de saveurs indissociables qui avaient fait la renommée et la prospérité de l'abbaye. Les commandes se faisaient rares, des livraisons étaient refusées, et devant la perspective d'un retour obligé à leur frugalité antérieure, à chaque tintement de matines, la figure des moines s'allongeait un peu plus.

Trois jours passèrent sans que le père Gaucher eût livré aux frères embouteilleurs le moindre chaudron d'élixir. Pourtant, les frères bûcherons ne suffisaient plus à la tâche : tout le bois qu'ils apportaient au laboratoire était aussitôt enfourné, consumé en gigantesques volutes, dont le vrombissement diurne dévorait le moindre repli de silence, et le rougeoiement nocturne était plus épouvantable encore que les brasiers de l'Antéchrist, décrits par le visionnaire de Patmos\*.

Toutes ces flammes, et pas une goutte de liqueur... Malgré la défense de l'abbé, soucieux de préserver les



secrets de fabrication, les frères embouteilleurs, au matin du quatrième jour, à grand renfort de signes de croix, pénétrèrent dans le laboratoire. En apparence, tout était en ordre. Le feu léchait goulûment les alambics, l'éllixir filtrait des serpentins. Au fond, sur un banc recouvert d'une méchante bure, tel un animal recroquevillé sur lui-même, imbibé de liqueur, recru de fatigue, ronflait le père Gaucher.

Deux éléments inhabituels, pourtant, éveillèrent l'attention des frères. Saturée de vapeurs d'alcool, l'atmosphère était lourde, épaisse, au point que, dès la première inspiration, la tête vous tournait. Et tous les chaudrons, alignés contre le mur, étaient pleins : mais, phénomène étrange, d'un chaudron à l'autre, la liqueur avait perdu de sa couleur, le contenu de chaque chaudron était plus pâle que celui du précédent, pour devenir, au fil de la rangée, de plus en plus diaphane.

On alla quérir le père abbé, on goûta : si le premier chaudron semblait bien contenir la liqueur familière, avec toutes ses qualités gustatives, celles-ci s'affadissaient d'un chaudron à l'autre, et le dernier ne révélait qu'un liquide insipide, pas plus revigorant qu'une tisane froide.

À grand-peine, on réveilla le père Gaucher. Hirsute, les yeux globuleux, la barbe luisante, l'haleine lourde, crachotant, haletant, se raclant la gorge à grand bruit, il finit par dévoiler la clé de sa conduite. Quelques nuits auparavant, un « ange » (c'était du moins son interprétation), un « ange », donc, lui était apparu :

« Père Gaucher, lui aurait-il dit en substance, la fin de ta vie approche. Tu n'as pas réalisé ton chef-d'œuvre. Cette liqueur, que tu fabriques depuis tant d'années selon la même recette, il te faut l'affiner, la purifier, la rendre parfaite. Dieu te saura gré de laisser à ta communauté monacale un produit hors du commun, épuré de toute imperfection : la quintessence. Seul le feu purifie. Remets-toi à l'ouvrage ! »

Et le père Gaucher avait obéi à l'« ange ». Procédant à des distillations successives, il avait poursuivi, de chaudron en chaudron, la quête de cette mythique « quinte essence », qu'il pensait avoir enfin obtenue, avant de s'effondrer sur le banc où il avait dormi.

En toute hâte, le père abbé et les plus anciens des moines pratiquèrent, sur la personne du père Gaucher et dans le laboratoire, le plus puissant des exorcismes. Trop longtemps, le salut de l'âme du père Gaucher avait été sacrifié aux intérêts matériels de l'abbaye. L'« ange » était donc venu des profondeurs infernales pour réclamer cette âme qu'on lui avait abandonnée, et apporter la ruine à la communauté, oublieuse de son humble frère. Car le contenu du dernier chaudron, goûté, pesé, analysé, ne laissait nulle place au doute : tout l'alcool, toute la saveur, évaporés dans la vaine alchimie de la « quinte essence », il ne restait plus que de l'eau !

## Mamora

Malgré la prétention des religions à régenter l'action et la pensée humaines, l'immatériel et le physique, le visible et ce qui échappe au regard, aucune, fût-ce la plus totalitaire, ne parviendra jamais à colmater les brèches au travers desquelles s'insinue le mystère. Dieu merci (à supposer qu'il existe), les choses ne sont pas si simples, et la bouche d'ombre tient parfois d'étranges propos.

Voici l'histoire. Je n'en suis ni l'acteur ni le témoin. Je la tiens d'un ami marocain, que je connais assez pour l'estimer digne de foi. Lui-même affirme la tenir du protagoniste en personne, « un jeune homme sérieux, équilibré, peu porté sur le mysticisme », le dernier, semble-t-il, à se laisser impressionner par les récits d'épouvante qui courent la campagne, en terre d'islam comme en pays gaulois.

Pourtant... mais il vaut mieux que je m'efface pour laisser place au récit, tel que je l'ai entendu.

C'était une nuit de novembre. Trois jeunes gens – le protagoniste et deux compagnons – roulaient prudemment en voiture, sur la route principale de Meknès à Rabat. Ils s'étaient régalés de grillades à Khemisset, et espéraient atteindre la capitale aux alentours de minuit. La conduite requérait beaucoup d'attention, car la route, comme de coutume, était encombrée de camions déginglés, munis, selon l'usage local, de guirlandes lumineuses aux couleurs nationales, rouge et vert, dont la fantaisie dissymétrique, toujours renouvelée selon l'inspiration des chauffeurs, ne manquait pas de solliciter le regard. Sans être dans son plein, la lune, déjà bien arrondie, jetait sur la campagne environnante un éclairage intermittent, masqué par le défilement de nuages processionnaires, venus de la mer, semblant se précipiter à la rencontre du véhicule, pour mieux le noyer, par instants, dans un déferlement d'ombres molles. À contre-courant, le vent vif s'efforçait de contrarier la force mécanique, et le moteur engourdi semblait peiner quelque peu. La nuit était fraîche. Dans la voiture, nul ne parlait : c'était le moment d'après repas où chacun s'abandonne à ses songes.

Ils avaient dépassé les lisières de la forêt de Mamora – cette superbe forêt de chênes verts et de chênes-liège qui marque la transition entre les plateaux intérieurs et l'approche des plaines littorales. La route, rectiligne, permet une vitesse accrue, et le faisceau des phares éclaire, au loin, l'accotement

que nul fossé ne souligne, bande indistincte où l'asphalte défraîchi le cède à l'herbe rase, pâturée par des moutons intrépides. Nuit et jour, la forêt bruit d'une vie multiforme : bergers ou chevriers aux pieds nus gourmandant leur maigre harde, bûcherons surveillant la lente consommation du cœur de chêne qui devient charbon de bois, en exhalant les mystérieux effluves d'une alchimie végétale en chantier, paysans assis à proximité de quelque volaille entravée, gamins délurés proposant, selon la saison, des seaux de glands maraudés en lisière, ou des monceaux de morilles dressées en pyramides. Sans compter tous ces gens qui vont et viennent, solitaires et pressés, sans que rien permette de savoir, ni le jour ni la nuit, qui ils sont ni ce qu'ils font. Car telle est la campagne marocaine : on ne s'y trouve jamais seul, qu'avec soi-même.

Soudain, au bout du pinceau des phares, se dessine une frêle silhouette, clair vêtue. D'abord indécise, l'approche ne laisse aucun doute : une fille, et qui tend le bras ! Nos trois garçons flairent l'aubaine : nul besoin de se concerter. La voiture s'arrête, la fille monte à l'arrière, à côté du jeune homme qui est la source de ce récit. Salutations rituelles, et l'on repart vers Rabat.

S'ils avaient éprouvé, un instant, quelque velléité galante, celle-ci se serait immédiatement dissipée. Recroquevillée dans l'angle entre la banquette et la portière, la fille ne dit rien. Son regard ne se fixe sur rien. Chose étrange : elle donne l'impression de ne pas peser sur le siège, de flotter au-dessus, comme assise sur un coussin

d'air. Son compagnon la regarde à la dérobée. Jeune, c'est sûr : adolescente même. Elle semble plutôt jolie : mais les intermittences de la lune, prise dans le masque mobile des nuages, ne permettent pas de décider si ce teint pâle, quasi blafard, si cette luminescence de la peau lui appartiennent en propre, ou sont dus aux variations de l'éclairage astral.

Dans la voiture, les trois garçons ont gardé leur manteau, car le chauffage est en panne. Un rayon de lune vient d'éclairer la fille, du buste aux genoux, laissant le visage dans l'ombre. « Vu la saison, se dit le passager arrière, il est étrange qu'elle porte seulement cette robe légère. »

Comme si la pensée du garçon l'avait atteinte, la jeune fille se met à frissonner. Alors le garçon, sans un mot, ôte son manteau, le lui tend. Dans un murmure, elle lui dit « merci », et s'en recouvre. C'est au tour du garçon de se sentir glacé. Est-ce le froid, ou si quelque sourde angoisse vient de naître dans sa poitrine ?

Voici Rabat : l'abrupte descente vers l'oued Bou Regreg, le pont majestueux, la montée des remparts, la tour Hassan, brillante comme un phare...

— Où habites-tu ?

— Allez tout droit. Je vous indiquerai.

Soudain, une villa qui semble immense, parmi d'autres tout aussi vastes ; c'est le quartier résidentiel : demeures cossues, alanguies derrière leurs murs d'enceinte supportant de somptueux bougainvilliers.

— C'est là.

La voiture s'arrête devant une porte massive. La fille descend, entreprend d'ôter le manteau.

— Non, garde-le. Nous viendrons le chercher demain.

Elle remercie d'un geste, s'immobilise devant l'entrée, attendant que la voiture ait disparu au carrefour.

Le lendemain... Il est près de midi. À la porte de la villa, les trois jeunes gens sont venus sonner. La porte s'ouvre, découvrant un vaste patio dans lequel le gardien les prie d'attendre. Bientôt s'avance une matrone, vêtue de sombre, les yeux las.

— Que voulez-vous ?

— C'est nous qui avons ramené votre fille cette nuit. Nous sommes venus chercher le manteau.

— Ma fille ? Le manteau ?

Il faut expliquer, raconter. La mère écarquille les yeux, agite les bras, fond en larmes. Incrédulité de part et d'autre. Enfin :

— Vous voulez voir ma fille ? Eh bien, suivez-moi.

Après elle, ils sortent, et les voilà tous dans la rue, en file, trois garçons suivant une femme mûre, le gardien fermant la marche, étrange cortège de midi dans cette rue bourgeoise où l'on est entre gens comme il faut.

Au bout de la rue, le rempart ; sous le rempart, l'immense cimetière, en pente douce, à même la campagne, selon la coutume musulmane. Aucun mur d'enceinte ; juste

une rangée de pierres blanchies à la chaux pour démarquer le sacré du profane. Et les tombes blanches, toutes pareilles, pauvres et riches livrés à la même terre, sans aucune des afféteries de nos ridicules orgueils posthumes, avec la Ville Sainte comme unique point de mire.

— Ma fille ? La voilà ! Au mois d'août dernier, tuée en voiture à Mamora.

La mère désigne, de loin, dans une rangée, une tombe pareille aux autres, marquée cependant d'une pierre noire.

Une pierre ? L'approche dissipe toute équivoque : déposé au milieu de la tombe, soigneusement plié comme un habit de cérémonie, confluent des lignes de force où se croisent la raison et le mystère, il y a le manteau.

Ce que la mort a touché lui appartient. Le vêtement est resté sur la tombe.

— Pourtant, conclut mon ami après un silence, j'aurais bien voulu entendre leur version de l'histoire, de la bouche des deux autres témoins.